

Frédou Braun¹

La prostitution étudiante : un phénomène récent

Dans le cadre de notre festival « *Take Back the Night*² », nous avons mis le doigt sur un phénomène délicat à aborder sur un campus universitaire³ : la prostitution étudiante. Pour nous éclairer sur le sujet, le film « *Mes chères études*⁴ » permet de prendre conscience de l'isolement et de l'engrenage dans lequel une jeune étudiante peut se glisser sans pouvoir en sortir. Renaud Maes⁵ était notre invité pour nous partager les résultats de sa recherche sur la prostitution étudiante.

A l'heure des nouvelles technologies

Quantifier le nombre d'étudiant.e.s qui se prostituent est une tâche difficile : les chiffres provenant des services de police ne sont évidemment pas fiables. Le chiffre de 40.000 étudiant.e.s en France a été avancé par un syndicat en 2006, plutôt comme un moyen de sensibilisation que comme une donnée sociologique vérifiable ! Dans cette vague médiatique, plusieurs publications sont sorties sur le sujet : le témoignage de Laura D. (dont le film « *Mes chères études* » s'est inspiré) et l'enquête sociologique de Eva Clouet⁶. En Angleterre, sur base de sondages, la prostitution et le travail du sexe serait de l'ordre de 5% chez les étudiant.e.s. Le phénomène est sans doute récent, mais il est en expansion. Récent car il n'existe pas (ou si peu) de traces de prostitution étudiante, à Bruxelles en tout cas, avant l'ère des nouvelles technologies. Peut-être aussi parce que les étudiant.e.s venaient auparavant en général de familles économiquement privilégiées.

L'intérêt de Renaud Maes sur la question est lié à deux domaines de recherche : les structures institutionnelles de l'Université et la prostitution de rue. Avec une approche ancrée dans des terrains (et forcément biaisée), il a réalisé pour cette recherche spécifique une trentaine d'entretiens ces deux dernières années avec des étudiant.e.s belges, européen.ne.s et non européen.ne.s, pour la plupart en sciences humaines, dont la moyenne d'âge est de 22 ans. La prostitution n'est pas uniquement féminine, la masculine existe, mais elle est homosexuelle, extrêmement réduite à destination de femmes, voire inexistante.

Les conditions d'entrée dans la prostitution sont d'une part la précarisation - 30 à 50 % des étudiant.e.s sont en effet dans une situation économique précaire ou modeste -, d'autre part l'isolement, la rupture des liens familiaux et sociaux, et enfin l'éloignement des services sociaux, la déconnexion progressive de la réalité institutionnelle. Dans le cas des personnes sans-papiers : si elles demandent de l'aide, elles ont peur des arrestations.

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Fruit de la collaboration entre le CEFA asbl et le festival Elles Tournent, le cycle « *Take back the night* » propose 3 ciné-débats dans le cadre de la journée internationale pour l'élimination des violences envers les femmes du 25 novembre.

³ UCL, Louvain-la-Neuve

⁴ Inspiré du roman de Laura D., film français d'Emmanuelle Bercot, 2010

⁵ Sociologue, chercheur à l'Observatoire de la vie étudiante, ULB, Bruxelles

⁶ Eva Clouet, *La prostitution étudiante à l'heure des nouvelles technologies de communication*, Editions Max Milo, 2007

Entre précarité et choix ?

Il faut rappeler que l'enseignement supérieur en Belgique est l'un des plus inégalitaires de l'OCDE⁷, ce qui pousse les plus précarisé.e.s à s'en sortir d'une manière ou d'une autre. L'entrée dans la prostitution pendant les études se fait d'autant plus facilement qu'Internet s'est imposé dans nos vies. Parfois, le premier contact se fait via un.e proche, ou via un job dans un bar ou une discothèque, les limites n'étant pas difficiles à franchir. Il est également aisé de contacter anonymement des clients potentiels sur le net, comme on le remarque dans le film, mais il existe aussi des réseaux structurés, parfois familiaux, et des sites clairement proxénètes. Dans le cas spécifique des étudiant.e.s étrangers hors Union européenne, c'est leur « garant » (la personne qui se porte garante financièrement pour leur permettre d'accéder au territoire) qui gère leur mise en réseau. Les lieux où clients et prostitué.e.s se retrouvent sont généralement des appartements excentrés, pas directement sur le campus universitaire, semble-t-il, ni dans les kots.

Mais comment expliquer le recours à la prostitution ? Quid des aides sociales ? Il arrive souvent que les parents gagnent trop pour que l'étudiant.e obtienne une bourse et pas assez pour subvenir à tous les besoins. Par ailleurs, nombre de bourses sont liées aux performances académiques, or la réussite dans les études est fortement influencée par l'origine sociale, les plus démunis.e.s étant particulièrement menacés par l'échec : lorsque cet échec signifie la suspension ou la suppression de l'aide, ils et elles se retrouvent dans une situation particulièrement fragile. Les jobs étudiants ne sont pas forcément suffisants pour faire face aux différentes factures. La fermeture croissante de l'Université aux « aberrations » statistiques, c'est-à-dire aux pauvres, aux étrangers et aux plus de 25 ans renforce les barrières économiques et culturelles de l'accès aux études. Comment répondre aux appels des étudiant.e.s plus défavorisé.e.s ? Comment créer une structure d'urgence, en dehors des locaux de l'université, pour garantir une nécessaire discrétion ?

D'autant plus qu'en se prostituant, les étudiant.e.s refusent généralement d'être « assisté.e.s ». Le stigmatisme de l'assistanat est presque plus contraignant dans leurs discours que celui de la prostitution. Mais la stigmatisation induite de celle-ci contribue à expliquer la défiance par rapport aux institutions dites sociales. Quels choix ces étudiant.e.s peuvent-ils/elles vraiment poser ? Pour se construire dans l'illusion d'un choix sans contrainte, la plupart d'entre eux/elles disent préférer exercer la prostitution que tenir une caisse dans un supermarché.

La prostitution est donc ancrée dans des structures économiques, mais aussi dans les mentalités. Les mythes et les représentations ont la vie dure. Les prostituées vendraient leur corps pour réaliser des achats frivoles ou à la mode. Renaud Maes souligne que les témoignages contredisent cette image. La précarité est de mise dans la plupart des situations. L'image type de la jeune fille en quête d'un « sugar daddy » renvoie à une sexualité libérée, frivole, superficielle. Les « escort girls » aussi. Recevoir des cadeaux, se faire entretenir, avoir un logement en échange de quelques « services », n'est pas clairement perçu dans certaines représentations comme de la prostitution. Plus encore, ces représentations sont complètement en décalage avec la réalité prostitutionnelle, qui s'inscrit

⁷ EPI — Educational Policy Institute (2005). Global Higher Education Rankings : Affordability and Accessibility in Comparative Perspective. EPI, Washington, USA.

bien dans une forme de misère si ce n'est économique, à tout le moins sociale. La prostitution est une forme d'exploitation économique, mais où se situe la frontière entre les pratiques sexuelles en échange d'avantages et la prostitution ? Est-ce la transaction monétaire qui la situe ?

La prostitution étudiante s'inscrit dans la dynamique générale d'évolution du marché de la prostitution. L'activité est d'autant mieux rémunérée si elle est liée à des fétiches ou à une certaine rareté, par exemple à un ethnotype particulier ou à l'homosexualité.

En conséquence, la prostitution étudiante est sans doute un élément de renforcement de la domination au niveau du genre, de l'âge, de la précarité. La prostitution en général se base sur la marchandisation⁸ du corps et de la personne et sur la domination masculine qui structure nos sociétés, les deux phénomènes se renforçant pour instituer des êtres humains de seconde zone, des femmes en majorité, servant d'exutoire aux hommes⁹.

Clivages et violences

L'importance de leurs études, élément structurant de leur projet personnel, est toujours mise en avant par les étudiant.e.s, mais comment conjuguer dans le quotidien deux réalités aussi différentes ? Le clivage identitaire est tel que la personne vit deux vies en parallèle sans aucun lien l'une avec l'autre. Les risques de décrochage du parcours universitaire sont grands, alors même qu'obtenir un diplôme est une voie de sortie potentielle. La charge horaire de la prostitution est énorme, hebdomadaire, voire quotidienne. La socialisation, la construction d'une identité « professionnelle », la constitution d'un réseau propre au sein de la prostitution font partie de l'engrenage dans lequel les étudiant.e.s se glissent sans même parfois en prendre conscience.

Les violences sexuelles font également partie intégrante de la situation. Peut-être pas la même violence que dans la prostitution de rue, mais les risques sont aussi grands. Quelle sécurité pour ces filles, ces jeunes ? Parfois celle-ci vient du proxénète, parfois les risques sont liés à lui. Rencontrer le client (autour d'un verre ou au resto), avant la deuxième étape, est souvent vu comme le seul dispositif de protection, ce qui est sans garanties évidemment ! Entrer dans le jeu, c'est prendre des risques. L'arnaque est toujours possible, souvent subie. Le viol aussi. Car lorsqu'un client impose une pratique sexuelle par la force, on ne peut plus parler de consentement. Comme dit explicitement dans le film, et selon des témoignages de clients récoltés par Renaud Maes, ceux-ci voient une double dimension au recours à la prostitution étudiante : apporter une aide à quelqu'un dans le besoin et obtenir du plaisir. Certains d'entre eux affirment en outre explicitement chercher à développer une emprise sur des jeunes voire même de souiller une image de pureté, de virginité associée à l'étudiante ! Dans le cas (apparemment plus rare) d'étudiants aisés, eux-mêmes clients, ils cherchent des étudiantes prostituées leur procurant une sensation plus propre, plus respectable.

⁸ Afin de dénoncer les enjeux du lien qui unit la mondialisation aux violences à l'égard des femmes, des organisations de femmes, des ONG de défense des droits humains et de développement, des associations et des fédérations ont, en 2004, créé un réseau de collaboration en vue de travailler autour d'une même campagne : « *Mondialisation et nouvelles formes de violences faites aux femmes* ».

⁹ Voir brochure : « *Prostitution, point de rencontre entre l'exploitation économique et sexuelle* », une initiative du Monde selon les Femmes, 2014

L'isolement des étudiant.e.s est conséquent au clivage entre les deux sphères de leur vie. Cette situation a nécessairement un impact sur leur vie quotidienne et une influence sur les rapports aux proches. Le relationnel passe dorénavant aussi par le mécanisme marchand, monétaire, et par la négociation. Comment dès lors entretenir des relations amoureuses, ou mêmes amicales ? La prostitution et le couple ne font généralement pas bon ménage. Obligées de formater le désir à travers le rapport marchand, ces personnes peuvent plus difficilement lier la sexualité aux sentiments et aux émotions. Les difficultés relationnelles sont fréquentes chez les personnes qui ont connu la prostitution. Les personnes peuvent même en arriver à développer une paranoïa vis-à-vis de l'entourage proche. La méfiance à l'égard des autres reflète dès lors l'impact des violences subies.

Au-delà des conséquences physiques et corporelles, il peut y avoir des impacts sur la santé psychique. Chez de nombreuses personnes, le syndrome de stress post-traumatique peut être observé. Pour résister aux violences subies, une disjonction entre le corps et l'esprit est presque nécessaire pour abandonner son corps, puisque ce n'est juste qu'un corps. Ce qui peut conduire à un phénomène de « décorporalisation »¹⁰, à une insensibilité corporelle.

Les viols, les violences conjugales, le harcèlement sexuel et, dans une certaine mesure, la pornographie constituent des violences à l'égard des femmes¹¹, qui peuvent être dans certains cas liées à la prostitution et conduire à la transformation de la personne en marchandise sexuelle.

Quel avenir ?

Une question émerge : ce sont des étudiant.e.s qui se prostituent ou des prostitué.e.s qui étudient ? La prostitution est plutôt vue comme transitoire. Il existe un véritable espoir de trouver un meilleur boulot avec un diplôme. Après les études, Renaud Maes souligne néanmoins qu'il n'y a pas de rupture nette. La socialisation au sein de l'activité prostitutionnelle et l'engrenage dans un réseau est persistant. Les mécanismes se construisent progressivement et l'identification aux codes, aux rites (tarifs, horaires, clients) est insidieuse. Dans le film, la fin reste ouverte, Laura a la volonté de s'en sortir, et l'impression donnée est teintée d'une lueur d'espoir, mais un silence laisse à penser qu'elle a quand même poursuivi dans une certaine mesure son activité prostitutionnelle. Avoir une clientèle habituée diminue les chances de sortir de la prostitution, c'est une chaîne difficile à rompre. Par la suite, ce sont les trous dans le CV qui sont difficiles à masquer. Dans l'activité prostitutionnelle¹², considérée comme le plus vieux métier du monde dans l'imaginaire collectif, le corps n'est pas seulement un « outil de travail », mais devient une marchandise qu'un client peut s'approprier le temps d'une passe¹³. La spécificité que constitue la marchandisation du corps ne se retrouve par ailleurs dans aucun autre « travail ».

¹⁰ Voir brochure : « *Prostitution...* », *op.cit.*

¹¹ Voir brochure : « *Prostitution...* », *op.cit.*

¹² Le « travail du sexe » n'est pas une profession légalisée, sauf par certains états membres de l'Union européenne, comme les Pays-Bas.

¹³ Voir brochure : « *Prostitution...* », *op.cit.*